

Hortense Dufour

Le château
d'absence

Roman

Extrait de la publication

Flammarion



Hortense Dufour

Hortense Dufour a publié La Marie marraine, qui lui a valu le Grand Prix des lectrices de "Elle" et qui a été adapté au cinéma sous le titre L'Empreinte des géants, Le Bouchot, L'Ecureuil dans la roue et La Garde du cocon.

Le château d'absence

Le 9 juin 1944, les Allemands pendaient une centaine de jeunes otages aux balcons de Tulle. Ce drame pèsera sur la mémoire d'une ville mutilée et enfermera ses habitants dans le silence. Il détermine aussi, avec ses fantômes, le destin des personnages du *Château d'absence* dont plusieurs ont vécu l'événement.

Vingt ans après, d'autres passions, de nouvelles épreuves s'ajoutent à ce souvenir douloureux. Ainsi, par avidité, Louise Theillac sacrifie-t-elle sa fille Anne-Marie, en lui faisant épouser Julien Laprade, le garçon le plus riche de la région. Ainsi, Aude Bonnelieu et son frère Luc vivent-ils chacun une sorte de calvaire. Aude, la meilleure amie d'Anne-Marie, choisit par défi un autre héritier, Guillaume Castaigne. Luc, devenu prêtre, est un témoin horrifié qui accompagne en priant la marche au malheur de tous. Il cherche, au-delà du mal, la « rude vérité de la joie ».

Hortense Dufour place ces êtres mauriaciens sous la lumière de Bernanos. Contre l'oubli, elle assemble un vitrail symbolique aux couleurs vives, presque brûlantes. L'indigo, le bleu de Sienne, l'azur ou le mauve s'y marient avec le rouge des fleurs, de certains orages, sur le blanc d'un drap/linceul orné de colombes.



LE CHÂTEAU D'ABSENCE

HORTENSE DUFOUR

LE CHÂTEAU
D'ABSENCE

ROMAN

FLAMMARION

© Flammarion, 1989
ISBN : 9782081294097
Imprimé en France

1. LA CHAMBRE D'AUDE

Quand Aude naquit, rue du Fourni-Voulet, à Tulle, son père, Martial Bonnelieu, lui offrit son plus beau papillon, scellé sous verre. Jean-Michel, l'aîné, âgé de six ans, contempla alternativement, de son regard d'ardoise mauve, le bébé et le papillon, puis sa mère, la très jolie Mme Bonnelieu qui dormait, épuisée, les paupières closes, bombées, frangées longuement au-dessus des pommettes hautes : d'origine polonaise, Mme Bonnelieu portait longue une chevelure d'or cendrée, ondulée, retenue par des petits peignes et un catogan en velours noir. Une chevelure indomptée, magnifique, que Martial aimait de passion sauvage. Défaits, les cheveux de Mme Bonnelieu atteignaient sa taille et son fils l'appelait la reine du ciel, enfouissait ses petits poings dans la merveille déployée, ramenait les boucles sur la nuque.

– Cela suffit! grondait parfois Martial, prompt à la colère, non partageur de sa femme.

Martial, qui eût donné sa vie pour ses enfants, et même un enfant tout court, grondait « assez! » quand Jean-Michel s'endormait, ivre de tendresse et d'adoration, la joue contre les cheveux de Mme Bonnelieu.

Mme Bonnelieu se réveilla et chercha aussitôt du regard – un violet sombre qui ornait déjà la prunelle d'Aude – la nouvelle-née, puis son fils si fraternellement

proche d'elle qu'une paix l'envahit progressivement. Le trouble l'agita quand Martial renferma sa grande main sur la sienne, lui murmurant une litanie vouée aux heures les plus secrètes de l'amour fou. Une litanie en murmure de messe, une litanie de cerf égaré dans la forêt obscure, enfin proche de la biche, une litanie qui s'achevait dans un silence plus vibrant encore que la guirlande des mots en cristal brut que Mme Bonnelieu recevait, les yeux attachés à ce mari se comportant sans cesse en amant, une litanie qui, elle le savait, finissait dans un silence plus vibrant que leur souffle même.

Grand, voûté, les cheveux en poignée de gui sur un front large bien assorti au menton, brusque par foncière honnêteté, le regard presque noir, profond tel un étang, quand la colère l'emporte, Martial Bonnelieu exerce en fait un métier qui requiert la patience, l'adresse des mains. Martial est taxidermiste, il empaille des oiseaux et toutes sortes de mammifères. Pourtant, son intrépidité n'aura plus de limites quand il rejoindra le maquis, deux ans après la naissance d'Aude.

Le jour de la naissance d'Aude, un printemps glacé cinglait la Corrèze d'une pluie âpre, tenace et le magasin resta fermé. Martial ne quitta pas sa femme et tremblait encore légèrement au souvenir du cri de bête forcée qui avait marqué la venue d'Aude. Mais déjà, la sage-femme, native de Meymac, efficace, annonçait : « Une fille ! » Alors Martial se précipita avec fougue au rez-de-chaussée, jeta au petit garçon qui attendait, exsangue, « tu as une petite sœur, va vite la voir ! » et remonta de l'atelier ce papillon si rare qu'il baptisa en même temps que la fillette : « Aude ». Il posa doucement l'insecte radieux près du berceau et reprit son poste anxieux, d'amoureux sans défaillance.

Le papillon de la naissance d'Aude, annonce de vie, présage de mort, changement, beauté, grâce, figé et mouvant, pourtant, dans la lumière, avait des ailes, eût-on dit, directement arrachées aux vitraux des cathédrales. Des

flaques bleu de Sienne rejaillissaient d'aile en aile, capturant la lumière jusqu'à atteindre les violets les plus profonds. Toute sa vie, Aude devait s'y apaiser, y retrouver le sens le plus total du mot bleu. La prunelle de son frère, issue directement de celle de sa mère, cette ardoise profonde, proche de la mer et du ciel par temps d'orage; le cristal de toutes les roches, et au cœur des ailes de satin velouté, les mouchetures des violettes invisibles, parfaites, chapeautées d'un nuage d'acier et d'or... Une autre boîte contenait trois espèces de velours châtain, volantées de bouton d'or, ailes étendues, ennoblies d'un trèfle rouge sombre écaillé de vernis noir. Un autre cercueil en verre (« Ô Blanche-Neige, soupirait Aude, enfant, est-ce ainsi que l'on attend l'amour, scellée en un cercueil de verre, vêtue de pourpre et de velours? Une infante d'amour, est-ce donc une morte? ») Un autre cercueil donc, contenait une envolée figée, en fleurs ouvertes, blanches et noires, zébrées d'un néon vert... Et la fougueuse fille de Martial secouait sa mélancolie, repoussait les boîtes, refusait que l'amour, la beauté fussent cette soumission magique. Elle dressait vers la vie en entier un appel qui exigeait le mouvement, la lumière, les êtres, les eaux vives, la force d'un baiser, la joie d'une colère...

Elle avait à peine une heure de vie que son poing minuscule serra très fort le doigt de son frère qui caressait la main finement onglée.

– Regarde, dit tout bas Mme Bonnelieu. Ils ont l'air de ne plus vouloir se quitter.

Plusieurs amis vinrent voir le bébé, rue du Fourni-Voulet, en particulier Auguste Theillac et Louise, sa femme, accouchée le mois d'avant, d'une petite-fille: Anne-Marie. Auguste et Louise, postiers, habitaient le logement de fonction au-dessus de la poste. Jean-Michel devait se souvenir longtemps, qu'Auguste portait contre son cœur sa propre fille, fragile fleur d'un mois, à la manière d'une femme aimante. Auguste avait hissé la petite entre son cou et sa poitrine, la main ouverte, supportant le crâne menu tel un œuf précieux qui semblait palpiter. L'autre main serrait le corps minuscule contre son torse, si fort qu'on eût dit qu'Auguste se fût ouvert la

poitrine pour y placer l'enfant bien au chaud. Louise, permanentée serrée, assise très droit près de Mme Bonnelieu, vrilla un regard d'acier sur son mari et plaisanta :

– Ne jurerait-on pas qu'Auguste va donner le sein à sa fille!

Mais Auguste semblait transporté dans une crise de ravissement, les yeux fixés sur la petite boule vêtue de neige et qui respirait doucement. Il en oublia de regarder Aude.

– Pauvre homme! murmura Mme Bonnelieu, le souffle court, quand Louise avait rapproché sa chaise du berceau d'Aude.

La pluie d'avril redoubla de force mais déjà, le rosier blanc, sur la fenêtre, offrait sa mousse de flocons et son parfum qui rappelait celui du chèvrefeuille.

Jean-Michel était un enfant délicat, dont la naissance avait été si simple, si rapide, que Mme Bonnelieu demeura longtemps étonnée par la vigueur déchirante de la naissance d'Aude: quoi, une fille pouvait avoir une telle frénésie des poings, des pieds, de la tête, du corps tout entier? On eût dit Jean-Michel engendré des nuages, apparu ainsi, secousse sans violence, glissement d'une chair de satin, un sang proche de celui d'une poignée de groseilles en été, un cri semblable au soupir, un murmure de cri, non, plutôt, un chant; oui, sa mère, ce jour-là, avait eu envie de chanter quand les premières contractions remuèrent doucement le joli ventre haut, pudique, et c'est Martial qui s'affolait, courait à Meymac, ramenait la sage-femme, retrouvait sa femme étendue sur le flanc, souriant, déchirant par moment un fin mouchoir contre ses lèvres, chantonnant « qu'il est léger... léger » et Martial passait ses grandes mains dans la cendre d'or des cheveux défaits.

Jean-Michel était cet enfant léger telles les fleurs sous l'ondée, la truite au fond du ruisseau de la maison de Violette Theillac, la mère d'Auguste, au Village. Jean-Michel eut aussitôt la grâce mouvante des ailes de mésange, le papillon, oui, mais minuscule, blanc, vibrant sur le coquelicot, l'épi de blé, prêt à s'anéantir dans la création tout

entière, luciole captant le rayon de soleil, luciole capable d'éclairer le pré et le ruisseau des Theillac, là-bas, au Village. Quand il dormait dans son berceau, puis dans le lit recouvert de crochet blanc, Mme Bonnelieu avait l'impression que la pièce devenait plus claire. Aude rendit sa maternité naturelle.

L'été qui suivit la naissance d'Anne-Marie, Violette Theillac, sa grand-mère, eut soixante-quinze ans à la Saint-Roch. Vive tel un brandon sans cesse allumé, l'œil rond, agile, proche de ceux des merles qu'elle chasse à coups de bâton quand ils dévorent les pommes de son verger. Le verger touche au pré flanqué du ruisseau, et le tout à sa grosse maison nommée « les Marronniers », au Village. Pendant le déjeuner d'anniversaire, qui rassemble la famille Theillac aux Marronniers, Angèle, la servante, jette sur Auguste la même lame d'acier que Louise qui sent de plus en plus que la maison va lui échapper au profit du cadet des fils Theillac, Antoine, greffier à Limoges. Il a épousé Antoinette, fille du procureur. La maison du procureur, à Limoges, a des parquets cirés et, de plus, Antoinette a doté les Marronniers d'un salon en velours bleu. Germaine, leur fille, va sur neuf ans et hisse au-dessus d'un corps blanchâtre, vêtu de laine marron par tous les temps, un visage dépourvu de beauté autant que de laideur. Sans grâce. Elle quitte brusquement la table, descend vers l'étang, et se livre à sa passion favorite tandis que le déjeuner en est au canard aux navets : Germaine fracasse les grenouilles vivantes contre les pierres.

Violette Theillac en est à sa troisième part de canard arrosé de vin blanc qu'elle avale d'un trait. Ses joues rutilent ainsi que les violentes petites pommes sanguines, prodigues d'un cidre âpre qui enivre aussi vite que le vin. Elle se penche sur le berceau d'Anne-Marie, recouvert du tulle de ses noces lointaines et gazouille vers l'enfant invisible :

– Petitou! Petitou!

Elle s'est prise de tendresse pour ce bébé. Une tendresse qu'elle ne comprend pas elle-même, dure aux êtres, se bornant à trouver que « les enfants coûtent cher ». Cette tendresse l'indispose et l'accable agréablement, cette tendresse arrête sa gloutonnerie naturelle.

Aux fromages, Louise Theillac s'approcha de la terrasse. Elle contemplant de l'autre côté de la place du Village, deux maisons bourgeoises qui, depuis toujours, la fascinaient. Louise avait aperçu, une fois, par la fenêtre ouverte, le grand salon de l'une d'elle, la Maison du Château, propriété des Laprade. Dans une vitrine étincelait un service en porcelaine bleu de Sienne. Elle en rêva des nuits entières et ourdit l'insensé projet d'entrer un jour dans la Maison du Château. Mais comment ?

Anne-Marie s'agita dans le berceau et le regard de Louise devint fixe, posé sur l'enfant.

L'autre maison, la Villa du Chêne, est souvent volets clos. Demeure presque aussi vaste que celle des Laprade, elle appartient à la famille Castaigne, médecins à Bordeaux de père en fils. Depuis au moins trois générations, ils passent l'été en Corrèze. Mme Castaigne y traîne une inguérissable dépression d'avoir perdu un enfant très jeune, et regarde à peine Guillaume, son petit garçon de six ans, nerveux, extrêmement délicat. Mais l'être entier de Louise devient aimant immobile quand elle jette un coup d'œil en biais sur le toit penché, en ardoise bouillante, de la Maison du Château où Solange Laprade laisse à la bonne le soin de s'occuper du petit Julien. Elle préfère à son fils la chienne minuscule. La migraine la cloue, tous rideaux tirés, dans la luxueuse chambre du haut accablée d'authentiques meubles napoléoniens que M. Laprade, l'énigmatique huissier, a mystérieusement rapporté d'on ne sait quelle faillite.

On dit aussi, que certains juifs très fortunés ont vendu hâtivement leurs biens, à prix dérisoire, affolés par des bruits de guerre. Louise s'énerve, chasse une guêpe, mord un ongle, tandis qu'Auguste prend doucement Anne-Marie contre lui, glisse le biberon entre la fleur des lèvres et entre à nouveau dans le ravissement coupé par le bruit

des mâchoires de l'aïeule qui broie des noix et du cantal en attendant le dessert, pyramide en chocolat qu'Antoine est allé chercher très tôt à Uzerche. Mais au moment où Angèle découpe l'échafaudage de crème imbibée de rhum, vaincue par le brutal sommeil des gourmands, l'aïeule ronfle légèrement, la bouche de travers. Elle s'éveille tout aussi brusquement et pousse un petit cri de renarde parce que son assiette est vide.

Aude et Anne-Marie se virent régulièrement chaque été, au Village. Peu à peu, Julien Laprade, puis Guillaume Castaigne, finirent par les rejoindre. Jean-Michel, le frère d'Aude, était l'aîné. Il était difficile de parler de Germaine, murée aux Marronniers, soumise à sa particulière malédiction.

Le goût de la roulade animait les enfants quand ils entraient dans le pré. Ils en avaient oublié la guerre, les disparitions ponctuelles de Martial Bonnelieu au maquis, absences qui rongeaient sa femme au point qu'elle se ternissait, se couvrait de la pâleur des blondes habitées par un chagrin profond, inguérissable. Jean-Michel lui prenait alors les mains : elle tressaillait, lointaine, reliée par une télépathie douloureuse vers les groupes intrépides, menacés, évanouis au-delà des collines et des vallons de Tulle et de Brive. Mme Bonnelieu n'était devenue qu'attente, angoisse. Une maigreur frappante avait commencé à détruire le corps ravissant, les jambes aux mollets de danseuse... On déchiffrait déjà aux jambes d'Aude le même dessin, excepté le mouvement garçonier de ce jeune corps toujours prêt à courir, grimper aux arbres, et, au Village, rouler au bas du pré avec un grand rire de gorge qui l'assimilait toute à un faon déchaîné.

– Roule! roule!

Agée de six ans, Aude a donné le signal du jeu. Elle attrape, presque farouchement, les mains de Jean-Michel.

Ce frère qu'elle ne quitte guère. Ce frère, qu'elle rejoint parfois la nuit, dans son lit, après le couvre-feu. Il lui raconte alors tout bas, des histoires. Elle s'endort en murmurant :

– Raconte, raconte l'histoire du papillon qui s'est envolé avec les anges... Qu'est-ce que c'est, les anges?

Jean-Michel, s'allonge près d'elle. Le pré rutilé d'une onde marine. Jean-Michel cale contre lui le virulent petit corps, épris de mouvement, d'une gaieté carnassière.

– Roule, Luc, roule!

Elle a crié « Luc! » dans sa joie. Elle a d'abord été la seule à laquelle Jean-Michel a dit : « Quand je serai grand, je serai prêtre et me nommerai Luc. »

Luc. Le plus tendre des Évangiles. Le plus tendre des apôtres. Dès qu'il sut lire, Jean-Michel entra dans l'éblouissement des mots de Luc. Il lisait tout bas, à la minuscule fillette qui écoutait gravement, deux doigts dans la bouche, la nuit sur le mont des Oliviers, la trahison de Pierre, le coq qui chanta trois fois, trompette lugubre du triple abandon, puis la résurrection, l'histoire des pains, des poissons, le rayon de miel...

– Luc, c'est toi, conclut simplement la petite, et Jean-Michel souffla :

– J'aimerais tant.

De façon naturelle, à travers la vitalité d'Aude qui poussait drue tel du blé mêlé de fleurs des champs, tout le monde, y compris Martial, le nomma « Luc ».

– Roule, Luc! roule!

Ensemble, ils déboulèrent le pré au bas duquel Auguste Theillac pêchait la truite, flanqué d'Anne-Marie.

De loin, Aude et Luc ressemblaient à une paire de roseaux, de taille inégale mais bâtis de cette même chair, ce marbre rose et brun, cette fraternité des formes, des mains étroitement mêlées. La petite riait aux éclats. Elle disparaissait puis réapparaissait, tête florale, rose aux joues, bleu d'iris aux prunelles, boucles folles de la chevelure secouée en tous sens. Elle échappa à son frère et continua seule sa roulade qui ressembla tout à coup à une

chute. La petite robe en popeline rose, le tablier fleuri la transformèrent soudain en une abeille qui eût dérobé les ailes du cocon de sa naissance, et Anne-Marie la héla :

– Plus vite! plus vite!

Le rire d'Aude, son corps, semblèrent rebondir encore plus fort jusqu'aux bras d'Anne-Marie qui perdit l'équilibre, choc d'un corps à peu près de son poids.

Elles avaient toutes les deux, bien que de matériaux différents, une taille identique, des nœuds dans les cheveux et entraient dans l'été le pire de la guerre : 1944.

« Je roule d'espace en espace. Je ne chute pas, je rejoins un espace implacable, oui, implacable », songeait Luc, bien au-delà de ses douze ans. La roulade emportait son esprit en entier et le joutait à celui des autres, leur périlleuse résurrection. Il acceptait à chaque seconde de mourir, pourvu que jamais, l'espoir de retrouver sa vie ne l'abandonne. Il greffait depuis toujours en lui, l'obsession, le chemin.

En roulant, parce qu'il avait serré très fort Aude pour lui éviter toute écorchure, il s'était violemment heurté à la terre, aux pierres. Oui, il consentait à la lente destruction d'une chair corruptible. Ce sang n'est rien. Cette terre se chargera de dissoudre jusqu'à ma dernière poussière. Jusqu'au souvenir de la poussière. Cette terre ne détruira pas la joie.

Il roulait. En fait, il tourbillonnait, glissait, se retrouvait à moitié assis, sur le côté, sur le crâne, sur la face, sur le ventre et quand la douleur marqua sa peau, il l'accepta, se résigna et l'offrit d'un seul coup, car une image terrible – suis-je dans un désert où tremble le mirage? – une image avait soudain obscurci le pré : tandis que sa sœur achevait dans le rire son jeu favori, Luc avait nettement vu un tumulte affreux dans la ville de Tulle. Bientôt, il y aurait des cris et du sang.

Auguste était de dos. Un petit seau d'acier bleu posé à ses côtés où gigotaient des truites. Un visage taillé au burin comme celui de l'aïeule; le nez, les pommettes étaient celles d'Antoine. Mais le sourire, le dessin du

menton, la poitrine agitée par un cœur trop rapide, vite détruit sous le joug des émotions, sauvaient le visage, la marque dure et terrienne des Theillac qui avait défiguré Germaine à travers le chaos génétique.

– Implacable... murmurait souvent Luc. Implacable décision d'une création qui nous échappe en entier.

Auguste semblait la douceur faite homme, quand il passait une main aux veines trop saillantes sur la tête de Petitou (lui aussi avait nommé la petite ainsi). Anne-Marie était pour lui, l'or le plus beau, la terre la plus somptueuse, la biche la plus tendre. Un amour hors du temps, hors d'atteinte, garé loin du joug de Louise, pacifiait Auguste. Cette douceur redonnait vie et paix à Luc qui avait crié, non pas du choc des pierres et de la terre, ni du sang qui écorchait ses genoux, mais à cause de la vision qui l'avait, devait-il se souvenir bien plus tard, crucifié au sol même du pré devenu désert, bouleversé telle une planète détruite, alors qu'il regorgeait d'odeurs délicieuses.

– Tu t'es fait mal, petit?

Luc ne répondit pas mais contempla le tableau que composaient les petites filles. Aude avait franchi, pieds nus, le ruisseau avec une audace qui éblouissait Anne-Marie. Les mollets fermes, les cuisses longues, les reins déjà cambrés, l'attache de l'épaule si féminine, Aude était entrée à l'endroit le moins profond du ruisseau, heurtant les cailloux roses, délogeant l'écrevisse glacée, dangereuse. Sa joie de vivre soulevait le petit torse, le cœur visible tel un animal drainant un sang très rose qui maquillait délicieusement les joues, les oreilles parfaites, la bouche proche du coquelicot emmêlé aux cheveux au cours de la roulade.

« Elles se ressemblent, songea rapidement Luc. C'est curieux, bien que très différentes, elles ont des traits semblables : la bouche, le cou en fût bien roulé, les yeux très écartés, taillés en feuille de saule, le front bombé... Anne-Marie semble petite à côté d'elle et pourtant elles ont la même taille... Ah, oui, je vois. Les jambes d'Aude composent toute sa silhouette... Et puis l'une est châtain et ma sœur très blonde... L'une est menue de nature,

Aude a des muscles fins, mais des muscles au-dessus de durs petits os, légers, garçonnières délicatement... L'une est jolie au point qu'on ose à peine la toucher, l'autre est belle comme un orage, un panier d'abricots renversés. »

Aude avait jeté robe et tablier sur le bord de la rive, du côté d'Auguste et d'Anne-Marie. Elle avança alors dans le creux le plus profond, là où le ruisseau se fait torrent, barbotait jusqu'au cou, se hissa au milieu des jacinthes sauvages, et Auguste enleva sa pipe pour lui parler :

– Tu vas prendre froid!

Il riait. Son bonheur était rivé, borné au minuscule circuit de l'eau, du petit seau rempli de truites qu'Anne-Marie adorait. La présence des enfants l'apaisait, remettait son cœur surmené à un rythme normal. Anne-Marie et Aude étaient pour lui deux sœurs du même âge, et il n'aimait rien tant que ces riches étés où il recevait Aude dans la petite maison de l'étang. Le luxe d'Auguste, sa rutilance : le ruisseau, le cri des mésanges, le vent, l'odeur des fleurs et les petites qui battaient des mains de chaque côté d'un seau d'acier bleu où, progressivement, les truites s'étaient immobilisées.

Les genoux ramenés entre ses bras, Anne-Marie regardait Aude nager, puis remonter sur l'autre rive déjà aussi rude que celle d'un ravin. Les cheveux très courts, ramenés sur le côté par une barrette où était glissé un ruban, Anne-Marie livra au soleil qui perçait les ajoncs, un visage soudain exalté. Elle serra davantage les mains, parfaites serres de passereau, fronça le nez si joli, palpita des paupières longuement frangées sur les grands yeux lumineux, d'un châtain fauve, pencha un cou très pur contre l'épaule ronde, mignonne, vêtue du ballon d'un corsage blanc. Tout en elle rappelait une biche miniature, gracieuse, posée là, derrière les herbes hautes, la peau déjà foncée par ce soleil qui l'exaltait, entrouvrait des lèvres arquées comme celles d'Aude, colorées d'un orange un peu mauve.

Elle tendit les bras, yeux fermés, parce qu'une pluie de rayons tombaient sur elle.

Luc contemplait les deux petites. L'image charmante traversa soudain le temps et elles devinrent alors ces deux femmes que séparait l'orvet d'argent de l'eau en tumulte. Un tableau. Il était devant un tableau dont il ne savait pas encore déchiffrer le sens sauf qu'il le nomma le « château d'absence ».

Un malaise. Ainsi avait commencé le signe de l'Élu : « Je serai prêtre et me nommerai Luc. » La Foi, avant d'être cette espérance attisant une joie quasi insupportable, était d'abord passée en lui sous la forme de malaises.

Pendant une réunion de prières, avant sa première communion, il s'était senti mal. Il avait glissé à terre, comme tailladé par un couteau mobile, à même la douce chair du cœur... L'abbé E., qui dirigeait le petit groupe, s'était penché sur lui : « Allons, Jean-Michel, ouvre les yeux... » L'abbé E. l'observait intensément. Une inquiétude. Au-delà de cette inquiétude, une question. La foi avait donc déjà tracé un chemin de flammes dans un être si jeune ? « Je voudrais m'appeler Luc », avait murmuré l'enfant. L'abbé E. avait tout compris et s'était contenté de lui presser la main. Essaye de te lever maintenant, dit-il.

– Pourquoi allumer toutes ces lampes si c'est pour les couvrir d'ombres ?

L'enfant avait murmuré les mots avant de sombrer encore. L'abbé E. l'avait chargé dans ses bras, puis dans la 2 CV jusqu'à la rue du Fourni-Voulet.

On l'avait porté dans la chambre d'Aude. Les papillons capturaient la lumière de mai. Les verts, les mauves, les oranges. Le ciel. Le ciel en entier. Aude lui avait pris la main et pleurait à petits bruits. « Ouvre les yeux ! ouvre les yeux ! » criait-elle. Martial ne devait-il pas, quelque temps plus tard, ordonner, fou de douleur : « Ouvre les yeux ! » du même cri sauvage tandis que se mourait sa femme ?...

Mme Bonnelieu lui bassinait les tempes de vinaigre. Martial avait disparu depuis tant de jours, emportant ses armes, qu'elle ne se nourrissait même plus.

*Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
le 14 février 1989*

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 1989
N° d'édition : 11986 – N° d'impression : 11092